

Grossman, Oz, Navon, trois

David Grossman « Face à la réalité de l'occupation, nous sommes dans le déni »

Conscience.
L'écrivain de gauche explique pourquoi le conflit fragilise la démocratie israélienne.

PROPOS RECUEILLIS PAR DANIELLE KRIEDEL

Le Point: Aujourd'hui, on entend de plus en plus de voix contre la solution à deux Etats, c'est-à-dire une Palestine indépendante, au côté d'Israël.

David Grossman: Je pense que cette solution n'est pas morte pour la bonne et simple raison qu'elle n'est pas encore née. On ne peut pas mourir avant d'être en vie. Par ailleurs, je n'en ai pas encore trouvé de meilleure, en comparaison des autres solutions qui sont dans l'air. Par exemple: l'Etat binational. C'est sublime du point de vue philosophique: deux peuples capables de vivre ensemble dans un seul Etat! Mais nous connaissons les Israéliens et les Palestiniens. La haine est profonde entre eux. Le fruit de cent et quelques années de conflit, de violences, d'hostilité, d'éducation à la haine. Comment peut-on croire que ces deux peuples puissent fonctionner sous une seule autorité nationale? Ils ne sont même pas capables d'être de bons cousins. Tous deux, et je dis cela avec tristesse, ne sont pas mûrs politiquement pour qu'une telle solution puisse réussir. Voilà pourquoi je continue de prôner la so-



David Grossman
Ecrivain.
Dernier livre paru: « Un cheval entre dans un bar » (Seuil, 2015). Il a reçu le Man Booker International Prize en 2017.

lution à deux Etats, sans mur entre eux mais avec la barrière normale d'une frontière qui délimitera le lieu des deux identités, l'israélienne et la palestinienne. Des frontières, avec beaucoup de portes traversées par les hommes, les marchandises, les idées.

Le rôle de la gauche israélienne, aujourd'hui, c'est seulement de distribuer des cartons jaunes, comme dit le héros comique de votre dernier roman, « Un cheval entre dans un bar »?

Non, bien sûr! Pour moi, son rôle est de rappeler avec obstination l'alternative. En d'autres termes, que nous ne sommes pas bâtis pour être toujours en guerre! De quoi la droite se nourrit-elle? Des peurs. Nous avons ici un Premier ministre qui est un génie dans ce domaine. Il sait mélanger les dangers actuels, qui sont réels, avec l'écho des traumatismes du passé, notamment la Shoah. Face à cette manipulation, la société israélienne, qui porte en elle cette longue histoire traumatique, est impuissante. Dans ce pays, ce sont les peurs qui délimitent la réalité, les valeurs, le comportement. Pour faire la paix, il faut faire des concessions, prendre des risques calculés. Or, pour une telle société traumatisée, en proie à ses angoisses, prendre même des risques calculés est très difficile. Ni les Israéliens ni les Palestiniens ne connaissent les avantages qu'il y a à vivre en paix.

C'est quoi, être de gauche aujourd'hui en Israël?

La gauche, c'est un ensemble de gens qui, depuis des dizaines d'années, s'obstinent à défendre certaines valeurs, un certain idéal. Ils ne sont pas nombreux. Et je comprends pourquoi. Il est plus facile d'être de droite. Vous faites un partage clair entre les bons et les méchants. Et, bien entendu, nous, les Israéliens, nous sommes les bons et eux, les Palestiniens, les méchants. Etre de gauche, c'est porter en soi, en les maîtrisant, une multitude de contradictions, surmonter un grand nombre de peurs. Or, si vous vous soumettez à vos peurs, vous vous retrouverez victime de la situation. Aujourd'hui, en Israël, et cela me rend fou, malgré la force de ce pays et toutes ses avancées, nous nous vivons encore comme des victimes – incapables de changer la situation, seulement condamnées à réagir aux initiatives des autres. C'est insupportable.

Il y a quelques mois, vous avez déclaré que « les Israéliens gardaient un autre peuple, au fond de leur grenier ».

Que voulez-vous dire?

Je veux dire par là que nous sommes incapables de faire face à la réalité de l'occupation, au fait que nous sommes des occupants. Nous sommes dans le déni. D'un côté, il y a ceux qui inventent toutes sortes d'idéologies pour expliquer pourquoi il est important

« Dans ce pays, ce sont les peurs qui délimitent la réalité, les valeurs, le comportement. »

visions discordantes

de continuer à occuper. «Sinon, disent-ils, ce sont eux qui nous occuperont.» De l'autre, on trouve ceux qui ont bâti des mécanismes de cloisonnement entre eux et la réalité même de l'occupation. Même le mot occupation, pour des Israéliens, n'est plus de mise. Ils considèrent que ce terme est inexact, qu'il ne reflète pas la réalité.

Ce que vous dites, c'est que les Israéliens doivent reprendre pied dans la réalité?

Nous devons retrouver la voie menant à une solution juste pour les

deux peuples. Aujourd'hui, Israël est encore démocratique. La liberté d'opinion est toujours respectée. Je peux écrire un article virulent contre le Premier ministre, la presse le publiera, parfois même à la une. Pourtant, les fondements de la démocratie sont fragilisés. Vous ne pouvez pas maintenir un autre peuple sous occupation pendant plus de cinquante ans et croire encore que tous les individus sont égaux. C'est une loi de la nature humaine. Alors, à quoi assistons-nous actuellement? A une montée de la

haine, de l'opposition, à l'encontre de la Haute Cour de justice, de la loi, de la police. C'est un processus de délégitimation de l'Etat de droit dans lequel même le Premier ministre est très actif. La tendance est au fanatisme, au nationalisme. La situation est très préoccupante. Elle va encore s'aggraver, car, lorsque vous êtes en guerre, toutes les perfusions de nationalisme, de fanatisme religieux finissent par devenir le manuel en fonction duquel le pays trace son chemin. Voilà pourquoi il faut tout faire pour mettre fin à cette guerre ■

Amos Oz « Mon rôle? Détecteur de fumée »

Vigie. Pour l'auteur de « La boîte noire », le débat autour de l'Etat binational n'est pas sérieux.

PROPOS RECUEILLIS PAR DANIELÉ KRIEGLER

Le Point: Quelle est la place de l'écrivain dans la société israélienne d'aujourd'hui?

Amos Oz: Un écrivain, ce n'est pas un dentiste, pas non plus le directeur d'une compagnie d'aviation. Chaque écrivain décide lui-même de sa place. Et vous n'en trouverez pas deux prêts à occuper la même. Le seul rôle de l'écrivain, c'est de raconter des histoires. Il est vrai qu'en ce qui me concerne j'en ai endossé un autre: celui de «détecteur de fumée» de la langue hébraïque. Très souvent, j'ai écrit des articles en réaction à ce qui me semblait être une perversion de la langue. Par exemple: il y a cinquante, soixante ans, lorsque j'ai



Amos Oz
Ecrivain.
Dernier livre paru: « Judas » (Gallimard, 2016).

entendu des gens parler de «territoires libérés», j'ai immédiatement pris mon stylo pour écrire un article. Ce n'était ni pour ni contre – mes idées, mes positions sont connues. Non, c'était pour dire que des territoires libérés, cela n'existe pas. Le mot «libéré» n'existe que pour les humains. Ce qu'Israël doit faire de Naplouse à Ramallah, nous pouvons en discuter. Mais là-bas nous n'avons libéré personne. Quant à la libération de la terre, c'est un mythe. Un mythe dont on meurt. J'écris donc des articles politiques qui, pour la plupart, naissent d'une corruption, d'une manipulation de la langue. C'est ce que j'appelle être le «détecteur de fumée» de l'hébreu.

Il y a quelques mois, vous avez publié un essai intitulé en hébreu «Shalom Lekanaim» («Bonjour les fanatiques»).

Qui sont les fanatiques?

Je pense que chaque homme porte en lui le gène du fanatisme. La grande erreur est de dire que les musulmans sont fanatiques, que les fascistes sont des fanatiques ou

que les Brigades rouges sont des fanatiques. Le fanatisme existe partout et il y en a de toutes les sortes. Reste qu'au XXI^e siècle c'est, dans le monde, le problème le plus sérieux. On est en pleine éruption de fanatisme. La droite fondamentaliste américaine est fanatique. Les mouvements nationalistes religieux en Europe orientale sont fanatiques. Une partie de la droite israélienne est fanatique. Une partie de la gauche radicale est fanatique. Il y a même un féminisme fanatique.

Avez-vous le sentiment que l'Israël d'aujourd'hui a trahi l'Israël d'autrefois?

Pas du tout. Lorsque les Israéliens évoquent le passé de leur pays, ils pensent que les femmes et les hommes qui l'ont fondé avaient un rêve et ils se demandent ce qu'il en reste. Moi, je dirais d'abord que les fondateurs de ce pays n'avaient pas un seul rêve, mais plusieurs. Cela n'existe pas, le rêve sioniste. Il y en avait de toutes sortes. Ce qu'il en est sorti? Ce qui est inéluctable, lorsque les rêves se réalisent: la déception. ■■■

Amos Oz, êtes-vous déçu?

Je ne suis pas déçu. J'ai seulement peur du fanatisme. De celui d'ici comme de son expression dans le monde. Surtout le fanatisme violent, celui qui tue, celui dont on meurt. Mais déçu? Si mes grands-parents revenaient parmi nous et regardaient autour d'eux, ils diraient: «C'est beaucoup plus que ce dont nous rêvions. Mais beaucoup moins aussi.» Aujourd'hui, nous sommes 6 millions de juifs en Israël. C'était impensable pour eux. Ne serait-ce que 1 million, ils n'y croyaient pas! Même mon père, lorsque j'étais enfant, m'a dit: «Ici, 1 million de juifs, je ne le verrai pas de mon vivant. Peut-être toi, le verras-tu!»... Alors, c'est vrai, je suis déçu de beaucoup de choses, mais pas de tout. Je le répète: une partie de ces rêves se sont réalisés. Ce qui leur a fait perdre de leur attrait.

Concernant les Palestiniens, vos positions sont connues. On lit et on entend de plus en plus d'analyses en faveur de l'Etat binational...

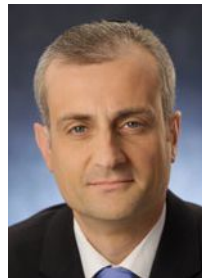
Tout ce débat autour de l'Etat binational, ce n'est pas sérieux. Pourquoi? Parce qu'il me paraît vraiment impossible, après cent vingt ans de sang, de haine, d'humiliation, de prendre les Israéliens et les Palestiniens pour les mettre dans le même lit et leur dire: «Faites l'amour, pas la guerre!» ou bien: «Soyez une seule et même famille.» Non! Commençons par faire deux Etats. Puis apprenons aux Israéliens et aux Palestiniens à se dire bonjour dans l'escalier, comme des voisins. A la suite de quoi ils se recevront chez eux pour un café et peut-être finiront-ils par cuisiner ensemble. Après, qui sait, il sera temps de penser à une fédération ou à une autre formule. Mais le premier pas doit être de partager la «maison» en deux Etats pour chacun des deux peuples.

Vous êtes un irréductible optimiste...

Non! Seulement, je ne sais pas ce que l'avenir nous réserve. Mais aujourd'hui, dire cela c'est passer pour un optimiste ■

Emmanuel Navon « Israël est une nation cohérente »

Soutien. Selon cet universitaire, ancien membre du Likoud, un Etat palestinien serait la moins mauvaise solution.



Emmanuel Navon
Professeur de relations internationales à l'université de Tel-Aviv.

PROPOS RECUEILLIS PAR ARMIN AREFI

Le Point: Que reprenez-vous des soixante-dix années d'existence d'Israël?

Emmanuel Navon: Après dix-huit siècles d'exil, le peuple juif a réussi à rebâtir une nation sur la base des diasporas venues de différents pays et à faire renaître la langue hébraïque. Israël est une nation cohérente, qui a tout de même intégré des centaines de milliers de réfugiés venus de pays pauvres et des rescapés de la Shoah. Israël est le centre démographique du peuple juif, le seul Etat où la croissance de la population juive est positive. Bien qu'il soit en guerre, Israël a su rester une démocratie vivante, dans laquelle il existe un véritable équilibre des pouvoirs, même s'il est perfectible. Enfin, c'est un pays dont l'économie est en pleine croissance, avec un secteur du high-tech parmi les plus novateurs au monde.

Peut-on être à la fois un Etat démocratique et colonial?

Cette définition s'applique à la Grande-Bretagne ou à la France, qui, au XIX^e siècle, s'approprièrent des terres et des populations hors d'Europe pour en exploiter les ressources. Pas à Israël. Certes, il y a un conflit avec les Palestiniens qui n'est toujours pas résolu, mais cela

ne fait pas d'Israël un Etat colonial.

Les discriminations quotidiennes dont sont victimes les Palestiniens ne sont-elles pas une trahison de l'idéal sioniste?

C'est une situation qui n'est pas normale, mais il ne s'agit pas d'une trahison, car Israël n'en est pas seul responsable. On ne peut pas parler de droitisation de la société israélienne. Il s'agit davantage d'une immense déception due à l'effondrement du processus de paix, en 2000, sur lequel le Parti travailliste avait tout misé et dont il ne s'est jamais remis. Par principe, je ne m'oppose pas à une solution à deux Etats, mais elle est aujourd'hui très difficilement réalisable.

Israéliens et Palestiniens ne vivent-ils pas déjà dans un Etat binational, sans pour autant disposer des mêmes droits?

Non. Un Etat binational est un pays où tout le monde possède la même citoyenneté et les mêmes droits. Je m'y oppose, car, en accordant la citoyenneté aux 2,5 millions de Palestiniens de Cisjordanie, Israël perdrait son caractère d'Etat-nation du peuple juif. Ainsi, je ne vois pas d'autre alternative qu'un Etat palestinien pour préserver la majorité démographique et démocratique d'Israël.

Un Etat palestinien n'est-il donc pas le meilleur moyen d'assurer la sécurité future d'Israël?

Non plus. Regardez la bande de Gaza, dont Israël s'est retiré en 2005. Depuis, le Hamas utilise l'enclave pour tirer des roquettes sur Israël. Si demain il y avait un Etat palestinien en Cisjordanie, ce serait une menace stratégique et sécuritaire autrement plus importante. Voilà pourquoi cette question est si compliquée ■

REUVEN KAPOCHINSKY

« Le conflit avec les Palestiniens ne fait pas d'Israël un Etat colonial. »